



LÉLIO

La lettre de l'AnHB

N° 32 – octobre 2014

ISSN 1760-9127

Lélio était petit et grêle; sa beauté ne consistait pas dans les traits, mais dans la noblesse du front, dans la grâce irrésistible des attitudes, dans l'abandon de la démarche, dans l'expression fière et mélancolique de la physionomie.

(George Sand, *La Marquise*)

LÉLIO

Sommaire

Éditorial 3

*Le Festival Berlioz de La Côte-Saint-André
a fêté ses vingt ans*

Gérard CONDÉ 4

*Ninon Vallin, « la » Marguerite
rêvée d'une nuit d'été...*

Patrick BARRUEL-BRUSSIN 7

Comptes rendus discographiques

- *La Captive, Herminie, La Mort de Cléopâtre.*
- *Harold en Italie. Rêverie et Caprice.
Le Carnaval romain.
Ouverture de Benvenuto Cellini.*
- *Symphonie fantastique*

Gérard CONDÉ 13

Discographie

Alain REYNAUD 17

Un septième volume de feuillets

Christian WASSELIN 20

Bibliographie

Alain REYNAUD 25

In memoriam Lorin Maazel

Gérard CONDÉ 34

Éditorial

Dans ce numéro, Gérard Condé retrace à petites touches l'histoire du Festival de La Côte-Saint-André depuis l'origine première jusqu'à aujourd'hui. Patrick Barruel-Brussin ouvre ensuite l'album du souvenir à la page du 7 juillet 1935, pour évoquer un événement côtois qui fit date. La rubrique discographique, particulièrement riche, traite de trois nouveaux enregistrements ayant suscité l'attention de la critique. Christian Wasselin rend compte avec brio du volume 7 de la *Critique musicale*, non sans avoir rappelé les vicissitudes auxquelles est soumise l'entreprise. La rubrique bibliographique est, elle aussi, assez étoffée. Pour finir, Gérard Condé consacre un article émaillé de souvenirs à Lorin Maazel, disparu dans le courant de juillet.

Le Festival Berlioz de La Côte-Saint-André a fêté ses vingt ans

La Côte-Saint-André aura mis moins de temps que Salzbourg à dédier un festival à la mémoire de l'enfant du pays disparu en 1869. Dès septembre 1890, à l'occasion de l'érection de la statue de Berlioz sur la place qui porte désormais son nom, un « Grand Festival » présentait — entre défilés, remises de médailles et feux d'artifice — un concert de la Société Philharmonique de Vienne (Isère) où figuraient la *Marche troyenne*, l'ouverture des *Francs-Juges* et un *Jugement de Dieu* attribué à Berlioz. Après de *Grandes fantaisies* sur *Les Huguenots* de Meyerbeer et *Roméo et Juliette* de Gounod, une polka pour piston de Reynaud, *Déesse*, clôturait le programme.

Mais il fallut attendre l'inauguration du musée Berlioz dans sa maison natale, le 7 juillet 1935, par Édouard Herriot (maire de Lyon et auteur d'une biographie de Beethoven), pour que les accents de *La Damnation de Faust* retentissent sous la Halle du XIII^e siècle avec Ninon Vallin, Frédéric Anspach et Charles Panzéra sous la direction de Georges-Martin Witkowski, en présence de Paul Claudel ébloui. Le silence retomba cependant jusqu'en septembre 1954 où un concert de l'Harmonie de la RATP porta dignement le titre de Festival Hector Berlioz : des extraits de *La Damnation de Faust* avec Suzanne Juyol, la version de Berlioz de *La Marseillaise* avec René Bianco, la *Marche troyenne*, coudoyaient les ouvertures de *Benvenuto Cellini* et du *Carnaval romain*, des extraits de *Roméo et Juliette* soigneusement transcrits pour orchestre d'harmonie. En 1956, la cour du Château Louis XI accueillait *L'Enfance du Christ* avec des artistes de l'Opéra de Paris.

Le centenaire de la mort de Berlioz réveilla la Halle avec trois concerts en juin 1969 : des extraits des *Troyens* par l'orchestre de

l'Opéra de Lyon avec Régine Crespin, Viorica Cortez et Guy Chauvet sous la direction de Jean Périsson ; des pages de *La Damnation de Faust* par Jacqueline Broudeur, Paul Finel et Xavier Depraz avec l'orchestre du Conservatoire de Grenoble (direction : E. P. Steckel) ; puis un programme de l'orchestre lyrique de l'ORTF dirigé par Pierre-Michel Le Conte réunissait la *Fantastique*, l'ouverture du *Carnaval romain* et la Scène d'amour de *Roméo et Juliette*. Dix ans plus tard, à Lyon, Serge Baudo fondait le Festival Berlioz international qui s'étendit à La Côte en 1981 avec le *Requiem* (repris en 1985 avec Nicolaï Gedda sous la direction de John Nelson et 1989 sous celle d'Emmanuel Krivine) ; *L'Enfance du Christ* en 1982 ; la *Symphonie funèbre et triomphale* et *La Damnation de Faust* en 1987 ; *Roméo et Juliette* et la *Fantastique* dirigés par Serge Baudo en 1989. Comme à Bayreuth, les vitrines des commerces se sont mises au diapason avec une naïveté qui perdure et ne devrait pas faire sourire car la cause de Berlioz, plaidée ici chaque été, reste toujours à la frange des convictions artistiques du mélomane français.

La fin de l'épopée lyonnaise, en 1989, aurait rendu la Halle à sa destination plus triviale sans la ténacité du sénateur de l'Isère, Jean Boyer, qui chargea Alain Picard d'organiser des concerts en août 1994. Le festival était relancé, avec la *Fantastique*, *Harold* et, sous la direction de Jean-Paul Penin, la *Messe solennelle* tout juste redécouverte. Les moyens modestes si l'on en juge par l'appel à des formations des pays de l'Est : Orchestre de Biélorussie, Philharmonie de Cracovie en 1994, Orchestre philharmonique de Silésie en 1995 pour la *Symphonie funèbre et triomphale* et le *Te Deum* mais aussi, en ouverture, l'Orchestre symphonique de Bâle dirigé par Jean Fournet dans la *Fantastique*. L'édition 1996 sera plus fastueuse puisqu'on y entendra *La Damnation de Faust*, *Harold en Italie* avec Gérard Caussé, *L'Enfance du Christ* et le *Requiem*. Belle moisson encore en 1997 avec la *Fantastique* par l'Orchestre philharmonique de Radio France dirigé par Marek Janowski, la *Symphonie funèbre et triomphale* par Jan Latham Koenig à la tête du Philharmonique de Strasbourg et *Béatrice et Bénédict* par la Philharmonie de Lorraine.

En 1998, Bernard Merlino se verra confier la direction artistique, invitant les grandes formations de Lyon, Toulouse, Lille, Prague et leurs chefs respectifs Emmanuel Krivine, Michel Plasson, Jean-Claude Casadesus, Serge Baudo. Toutes les œuvres majeures seront présentées. La *Fantastique* chaque été sauf 2006 et 2007 ; *Harold* en 2006 et 2008 ; *Roméo* en 2000 ; le *Requiem* en 1998, 2001, 2003, 2008 ; le *Te Deum* en 2003 et 2006 ; *La Damnation de Faust* en 1999 ; *Les Nuits d'été* en 2000, 2005 et 2007. En 2005, l'amphithéâtre couvert installé dans la cour du château Louis XI fit oublier la sécheresse acoustique et la visibilité variable de la Halle, sinon son charme. Il y eut de grands moments mais, pour renouveler l'intérêt d'un public essentiellement régional, Berlioz quittait souvent l'affiche. Ainsi l'édition 2004 n'offrit que la *Fantastique*...

Depuis 2009, Bruno Messina a recentré la programmation, sourd aux protestations de quelques mélomanes allergiques à Berlioz. À la faveur de thèmes porteurs (*Les Romantiques* en 2010, *Liszt et le Diable* en 2011, *L'Italie* en 2012, *L'homme orchestre* en 2013), *Au temps des révolutions industrielles* en 2014) déclinés sous de multiples formes, la manifestation a retrouvé sa vocation festive : concerts dans des lieux singuliers, publications, pratique amateur, musique de chambre, conférences, défilés, fontes de cloches... s'inscrivent en marge des soirées au château Louis XI. Nous n'en ferons pas le détail ici car tout cela appartient encore au présent... et au futur !

Gérard CONDÉ

Je tiens à remercier le musée Hector-Berlioz qui a ouvert ses archives à Lucien Chamard-Bois pour en établir un relevé exhaustif malheureusement un peu tronqué ici par égard pour la patience du lecteur.

Le 7 juillet 1935, dans le cadre de l'inauguration du musée Hector-Berlioz, Ninon Vallin est « la » Marguerite rêvée d'une nuit d'été

Ninon Vallin admire Hector Berlioz depuis toujours et a, dès ses débuts artistiques, le souci majeur d'en devenir une interprète digne et de défendre le compositeur sur les scènes du monde entier.

Néanmoins, la « payse » de Berlioz (tous deux sont nés en Isère et à quelques dizaines de kilomètres de distance) est essentiellement touchée par le rôle de Marguerite dans *La Damnation de Faust* et considère cet ouvrage comme un des plus beaux du répertoire lyrique.

Dès 1919, dans le cadre du cinquantenaire de la mort du génial compositeur, Vallin est sollicitée par la maison Pathé pour graver dans la cire, le fameux grand air de Marguerite : « D'amour, l'ardente flamme ». La cantatrice n'ignore rien des difficultés musicales, techniques et vocales des partitions de Berlioz, mais sa parfaite musicalité, son immense culture, son amour des sons et des mots, sa ductilité vocale et un registre d'une étendue rare, seront les meilleurs outils pour donner une version aboutie et raffinée d'une partition qui ne souffre aucune défaillance et exige le meilleur dans l'interprétation.

Vallin triomphera dans *Les Nuits d'été* et sera bouleversante dans *L'Enfance du Christ* comme dans *Les Troyens*, mais *La Damnation de Faust* trouve, dans son âme, une résonance particulière.

Berlioz et sa *Damnation* fascinent et troublent Ninon Vallin. Elle se lance à corps et cœur perdus dans ce rôle « pas comme les autres » dans lequel, presque inconsciemment, elle s'identifie et semble trouver un écho aux douleurs secrètes d'une femme blessée et incomprise.

Marguerite n'est pas un rôle chez Vallin, mais davantage le porte-voix d'une innocence volée, d'un amour sublimé que le destin lui arrachera trop jeune et trop tôt.

Ninon est une femme d'une extrême pudeur et ses peines, elle les dit pour qui sait entendre, dans des interprétations qui deviennent des pans de vie. Marguerite et Charlotte sont ses confidences et les premières lignes mélodiques d'une partition autobiographique jamais écrite.

Ce rôle de Marguerite, elle le chante un peu plus de soixante-dix fois (elle en détient aujourd'hui encore le record du nombre de représentations) de Monte-Carlo à Londres, de Paris à Melbourne, de Lyon à Toulouse, d'Orange à Buenos Aires, de Montevideo à Montréal, de Genève à Vienne.

Il est cependant agréable de s'arrêter sur une représentation singulière qui inspirera et bouleversera l'âme et la sensibilité d'un auteur majeur de la littérature et du théâtre français, Paul Claudel.

Nous sommes le 7 juillet 1935 et La Côte-Saint-André, à l'occasion de l'inauguration du musée Hector-Berlioz, sous le patronage d'Édouard Herriot, donne une représentation de *La Damnation* sous les halles séculaires.

Édouard Herriot est un inconditionnel du génie côtois et un ami fidèle et admiratif de Ninon Vallin.

Ancien président du Conseil, maire indétrônable de Lyon, président du parti radical-socialiste, Herriot convie à cette soirée Paul Claudel.

Cette nuit d'été à La Côte-Saint-André, rassemble sous les halles médiévales une distribution royale : Vallin est Marguerite, Panzéra est Méphisto et le ténor belge Anspach chante le rôle de Faust.

Claudel ne cache pas à Herriot sa méconnaissance de l'œuvre de Berlioz et son peu d'intérêt pour l'opéra, mais ce dernier sait se montrer particulièrement convaincant.

Ce qui se passe ce soir-là ne relève pas de la simple émotion, pas davantage d'une quelconque sensiblerie, du reste le génie de Berlioz ignore ce genre de faiblesse et de mièvrerie. Nous sommes plutôt dans une atmosphère propre à la révélation et à la grâce et c'est ce

que raconte Claudel dans les jours qui suivent cette rencontre entre deux génies, rencontre illuminée par l'interprétation de Ninon Vallin.

L'auteur de *L'Annonce faite à Marie* et du *Soulier de satin*, écrit : « illuminé par cette splendeur généreuse, je voyais tout le Dauphiné devant moi passer de l'or à la neige, des moissons de la plaine à celles de l'altitude et s'ouvrir sous mes regards comme les pages d'une partition sublime.

Je comprenais à la voix du génie les trois éléments dont respire ce paysage orchestral : la lumière, la composition et le mouvement ».

Cette soirée marquera Claudel et il en livre, une fois encore, ses impressions le 24 avril 1942, puis le 11 novembre 1945 :

« c'est d'une cité mal préparée à une aussi retentissante progéniture que je reçus d'un seul coup, dit-il, en pleine figure à la fois le Dauphiné et l'ange triomphal chargé de demander à cet inépuisable amphithéâtre de profondeurs et d'altitudes, le mot, la phrase essentielle que tant de soleils, transférant à la neige là-haut une question en bas empruntée aux ors ondoyeux de la moisson, avaient été impuissants à lui arracher. »

« Ninon Vallin a donné à l'art lyrique sa plus pure et sa plus lumineuse signification [...] et ses interprétations, aussi nombreuses et variées et sans cesse admirées demeureront ; mais je n'en connais pas qu'elle enveloppe de plus d'émotion, de plus de foi et de perfection que celle de *La Damnation de Faust*.

Elle a personnifiée la « Marguerite » qu'avait rêvée Berlioz, apportant toujours à ce rôle la ferveur et l'émouvante obsession que le nom, l'image, la musique ou la pensée de son génial compatriote, font soudain apparaître sur ses traits, exprimant en à-coup, le bouleversement de son âme, touchée par la révélation.

Je garde inoubliable le souvenir d'un dimanche d'été au pays où dorment les ancêtres à la Côte-Saint-André [...] A l'ombre de la vieille maison familiale de Berlioz, Ninon Vallin chantait *La Damnation*, devant elle la créatrice du rôle dans le monde, Madame Edouard Colonne.

Edouard Herriot, les yeux embués de larmes, écoutait avec ravissement la mélodieuse voix que cueillaient dans leurs brises les ormeaux séculaires.

Et l'hommage qu'Edouard Herriot rendait à Berlioz dans un flamboyant élan, allait aussi à celle qui en dispensait l'âme éternelle : « je vous salue homme unique, venu du fond d'une province française ! Et dans l'orage que vous voulez, dans nos sens et dans nos cœurs, je vous salue Berlioz, splendide orage ! » (Maurice Rivoire, Jeudi 21 janvier 1937)

Au fil des lectures, il est un fait marquant et une similitude troublante qui réunissent Berlioz et Vallin, leur passion d'enfance pour la géographie et les départs oniriques vers des contrées lointaines et mystérieuses.

Le compositeur écrit : « je passais de longues heures devant les mappemondes, étudiant avec acharnement le tissu complexe que forment les îles, caps et détroits de la mer du Sud et de l'archipel Indien ; réfléchissant sur la création de ces terres lointaines, sur leur végétation, leurs habitants, leur climat, et pris d'un désir ardent de les visiter. » (*Mémoires*, chap. II)

Tous les deux seront des errants, européen pour le génie côtois, planétaire pour le divin soprano, allant dire avec la magie des sons aux autres, ce que refusent d'entendre ceux d'ici.

Patrick BARRUEL-BRUSSIN

Association Ninon Vallin-Le Chant du Monde
Siège chez Jean-Paul TAFFIN, Président
64, rue docteur Guyonnet
38590 SILLANS
Tél. : 06 08 45 49 17



à ma chère Clairette
mon souvenir fidèle
et affectueux
Ninouballin
1935

STUDIO LABELLE
PARIS
RUE DE LA HARPE

ASSOCIATION DES « AMIS DE BERLIOZ »

Ville de La COTE-SAINT-ANDRÉ (Isère)

Le Dimanche 7 Juillet 1935, à 11 heures

Inauguration du **MUSÉE Hector BERLIOZ**, 20
dans sa Maison Natale

Sous la Présidence de M. Edouard HERRIOT

En présence de Monsieur le Directeur des Beaux-Arts

A 14 HEURES 45

Sous les Halles Historiques, spécialement aménagées

Conférence par M. **Édouard HERRIOT** "Hector BERLIOZ"

LA
**DAMNATION
DE FAUST**

Légende dramatique d'Hector BERLIOZ

Orchestre & Chœurs de la Société des Grands Concerts de Lyon
sous la Direction de M. Jean WITKOWSKI

Avec le concours de

Madame **Ninon VALLIN**, de l'Opéra

Monsieur **PANZERA**

M^r **Frédéric ANSPACH**

de la Monnaie

M. P. BOURGEOIS (du Conservatoire de Lyon)

200 EXÉCUTANTS

PRIX DES PLACES

Paulouis, 50 fr., Première série, 40 fr., 2^e série, 35 fr., 3^e série, 25 fr., galeries de côté 15 fr.

Location gratuite — S'adresser à la librairie MARMONNIER, à La Côte-Saint-André,
Téléphone 60, C. C. Postal Lyon 276-04.

Imp. Thibaud. - Côte St-André.

Comptes rendus discographiques

La Captive, Herminie, La Mort de Cléopâtre.

La soprano suédoise Lisa Larsson et le Het Gelders Orkest d'Arnhem sous la direction d'Antonello Manacorda (son chef principal depuis 2009) viennent de nous offrir un programme berliozien sortant un peu des sentiers battus. On peut s'étonner de ne lire, sur la pochette de cet enregistrement, que le titre de *La Captive*... qui dure moins de huit minutes. Pourquoi pas, après tout, car cette œuvre singulière, digne des *Nuits d'été* dans sa version finale de 1848, mérite d'être mise en valeur. Berlioz éprouvait d'ailleurs une affection particulière pour cette romance composée en 1832 lors de sa réclusion à la villa Médicis, une « captivité » pourtant recherchée âprement en se présentant cinq fois au concours du prix de Rome...

Or, parmi les cantates qu'il avait écrites en vue de la récompense suprême, deux se détachent qui sont justement présentes sur ce disque : la passionnante *Herminie* (1828), où l'on entend l'*Idée fixe* de la *Symphonie fantastique*, et *La Mort de Cléopâtre* (1829), pur chef-d'œuvre de lyrisme qui annonce *Les Troyens*. Il y a donc une vraie cohérence dans le programme de ce disque.

La Captive en est sans doute la plage la plus réussie, car elle ne souffre pas des effets d'une réverbération envahissante qui grossit outre mesure les climax des cantates. En outre, tant dans *Herminie* que dans *La Mort de Cléopâtre*, Lisa Larsson est portée à pousser la voix, à appuyer les effets au delà de ses moyens naturels. Tandis que dans *la Captive*, les quelques défaillances de la prononciation sont compensées par une diction expressive et une sensualité touchante.

Cela dit, il est difficile de résister à l'*Herminie* ardente et ravageuse de Lisa Larsson malgré les réserves qu'inspire toute prestation surjouée et sans doute manipulée par la prise de son. Plus délicate

d'interprétation en raison de la richesse même de son étoffe, *La Mort de Cléopâtre* qui commence avec moins d'éloquence que de brutalité, souffre d'inégalités tant de la part de la cantatrice que du chef et déçoit eu égard à ce que *La Captive* et *Herminie* laissaient présager. Restent donc l'originalité du couplage de ces pages magistrales et l'engagement tangible des protagonistes jusque dans leurs excès.

1 CD Challenge Classics CC 72639 (Notice en anglais seulement).

***Harold en Italie. Rêverie et Caprice. Le Carnaval romain.
Ouverture de Benvenuto Cellini.***

C'est avec une belle *Symphonie fantastique* sitôt gravée (chez Naxos) avec l'ouverture du *Corsaire* que Leonard Slatkin avait inauguré son accession à la tête de l'Orchestre national de Lyon à l'automne 2011. Ce nouveau volet berliozien enregistré en concert, deux ans plus tard, à l'Auditorium de Lyon, associe judicieusement à la *Symphonie avec alto principal*, des pages issues de *Benvenuto Cellini* : l'ouverture, *Rêverie et Caprice* adapté d'un air mis au rebut et le *Carnaval romain* qui emprunte au duo et au tableau le plus saillant de l'opéra.

Malgré un imparable problème de justesse au début du *Larghetto* de l'ouverture de *Benvenuto Cellini*, l'orchestre brille de tous ses feux dans cette musique dont ses membres ont une longue expérience collective et individuelle : les couleurs, le style, les nuances, les équilibres, tout y est. Encore fallait-il le demander. Mais le chef américain, fin connaisseur lui aussi des exigences et des vertus de Berlioz, n'y manque pas. Seul le final d'*Harold* solliciterait davantage d'inventivité, car cette *Orgie de brigands* ne fera pas hurler les loups des Abruzzes.

Mais, jusque là, quel bonheur réserve l'alto moelleux, profond et éloquent de Lise Berthaud ! Le miracle tient autant à la pression modulée de l'archet sur les cordes qu'à la maîtrise du vibrato. Dès les premières notes l'oreille tombe sous le charme et chaque détour dévoile de belles surprises. La prise de son, bien équilibrée, met cependant trop en relief le mouvement perpétuel des arpèges du soliste dans la *Marche de pèlerins* qui ne devraient être, à l'instar de ceux du concerto *L'Empereur*, qu'un accompagnement.

La prestation du violoniste Giovanni Radivo est à peine moins remarquable dans *Rêverie et Caprice*, une œuvre méconnue dont la transparence délicate offre le pendant le plus évident, bien qu'inattendu, au *Concerto en Mi majeur* de Mendelssohn ; ce dernier dut d'ailleurs l'apprécier quand Ferdinand David l'interpréta à Leipzig en 1843.

Naxos 8.573297.

Symphonie fantastique.

Le 4 mai 1844, à l'occasion d'un concert qu'il donnait au Théâtre-Italien, Berlioz invita Liszt à jouer sa transcription du *Bal* de la *Symphonie fantastique* après qu'il eût fait entendre l'original. Malgré ses réserves bien connues sur la légitimité des transpositions, il se plut à reconnaître (dans son feuilleton de la *Revue et gazette musicale de Paris* du 12 mai) que le pianiste chantait « les mélodies avec une grâce, un abandon, un voluptueux caprice que l'orchestre le plus souple, le plus exercé, de plus un dans sa complexité ne pourra jamais atteindre ». L'interprétation prise en concert à Munich, avec l'Orchestre symphonique de la Radio de Bavière sous la direction de Mariss Jansons, révèle que la chose est possible avec un chef capable de transmettre ces infimes fluctuations de tempo ou de nuances qui donnent l'illusion de la spontanéité.

Retenir avant d'accélérer, diminuer avant d'augmenter le son, conjuguer sans vergogne *accelerando* et *crescendo* (et l'inverse), donner aux répétitions valeur d'écho ou de surenchère, tels sont les secrets de cette version. Peut-être les partitions ont-elle été soigneusement annotées pour assurer ces nuances intermédiaires si précieuses, mais trop souvent négligées, peut-être les ingénieurs du son ont-ils soigné certaines concordances idéales de dynamique entre les pupitres. N'importe, le résultat est là et, s'il reste toujours possible de discuter les libertés prises avec le texte, surtout dans le *Songe d'une nuit de sabbat* (où elles sont devenues traditionnelles : cors sur-bouchés, jeu sur le chevalet) on ne résiste pas à la sensation de redécouvrir la *Symphonie fantastique* dans toute sa fraîcheur.

En complément de programme, une exécution très attentive d'*Ionisation* pour 13 percussionnistes atteste la filiation entre deux visionnaires, Berlioz et Varèse. La confrontation met l'accent sur la modernité du premier et le romantisme du second qui, peu après son arrivée à New York, dirigea la *Grande Messe des morts* en 1917.

1 CD BR Klassik. 900 121 (Notice en allemand et anglais).

Gérard CONDÉ

Discographie

Nouveautés

Herminie, La Captive, Cléopâtre. L. Larsson, sop. ; Het Gelders Orkest, dir. A. Manacorda. 1 SACD Challenge Classics CC 72639 © Musis Sacrum, Arnhem, 18-20 VI 2013

Symphonie fantastique, Grande Overture de Waverley. London Symphony Orchestra, dir. V. Gergiev. 1 SACD LSO Live LSO0757 + 1 Blu-ray audio © en public, Barbican, Londres, 31 X et 14 XI 2013

Harold en Italie, Le Carnaval romain, Rêverie et Caprice, Grande Overture de Benvenuto Cellini. L. Berthaud, alto ; G. Radivo, vl. ; Orchestre national de Lyon, dir. L. Slatkin. 1 CD Naxos 8.573297 / 1 Blue Ray Disc Naxos NBD0042 © en public, Auditorium de Lyon, 24 et 26 X 2013

Harold en Italie (Liszt). J. Stumm, alto ; E. Pridgen, piano. Avec : Liszt. 1 CD Orchid Classics ORC 100044

Le Carnaval romain, Grande Overture de Benvenuto Cellini. In : *Sommernachtskonzert 2014.* Wiener Philharmoniker, dir. Ch. Eschenbach. Lang Lang, pn. Avec : Liszt, J. Strauss II, R. Strauss. 1 CD Sony Classical 88843070972 © en public, parc du château de Schönbrunn, Vienne, 29 V 2014

Le Roi des aulnes (Schubert). In : *Franz Schubert – Fragmente, Bearbeitungen, Entdeckungen.* B. Berens, sop. ; Brandenburger Symphoniker, dir. G. Schulz. 1 CD ARS-Produktion ARS 38 114 © en public, Brandenburger Theater, Brandenburg an der Havel, 8-9 X 2004

Rééditions

Symphonie fantastique. In : *The Romantics.* SWR Radio-Sinfonieorchester Stuttgart, dir. R. Norrington. Avec : divers compositeurs. 10 CD Hänssler Classic © 2011 (§)

Symphonie fantastique. In : ***Lorin Maazel: Great Recordings.*** Cleveland Orchestra, dir. L. Maazel. Avec : divers compositeurs. 30 CD Sony 88697932382 © 1980 (Sf)

Symphonie fantastique, Harold en Italie, Cléopâtre, Roméo et Juliette (extraits). W. Lincer, alto ; J. Tourel, m.-sop. ; New York Philharmonic Orchestra, dir. L. Bernstein. 2 CD Urania Records WS121195 © New York, 27 V 1963 (Sf), 23 X 1961 (HI), 9 X 1961 (C), 1963 (RJ)

Symphonie fantastique. Berliner Philharmoniker, dir. R. Kempe. ***Le Carnaval romain.*** Wiener Philharmoniker, dir. R. Kempe. In : ***Rudolf Kempe: A Testament.*** Avec : divers compositeurs. 12 CD Testament SBT121281 © 3 VI 1959 (Sf), 21 XII 1958 (Cr)

Symphonie fantastique. Berliner Philharmoniker, dir. I. Markevitch. ***Le Carnaval romain.*** Berliner Philharmoniker, dir. A. Nikisch. In : ***Berliner Philharmoniker Centenary Edition: 100 Years of Great Recordings.*** Avec : divers compositeurs. 50 CD Deutsche Grammophon 479 1049 © 23-29 XI 1953 (Sf), 1921 (Cr)

Grande Ouverture des Francs-Juges, Grande Ouverture de Waverley, Grande Ouverture du Roi Lear, Le Carnaval romain, Béatrice et Bénédicte (ouverture), ***Ouverture du Corsaire, Grande Ouverture de Benvenuto Cellini.*** In : ***Sir Colin Davis: The Complete RCA Legacy.*** Sächsische Staatskapelle Dresden, dir. Sir Colin Davis. Avec : divers compositeurs, divers interprètes et orchestres. 51 CD RCA 88843006072 © I 1997 (Berlioz)

Grande Messe des morts (Requiem). In : ***Great Choral Classics.*** N. Gedda, Chor des Norddeutschen Rundfunks, Kölner Rundfunkchor, Kölner Rundfunk-Sinfonie-Orchester, dir. D. Mitropoulos. Avec : divers compositeurs, divers interprètes et orchestres. 5 CD ICA Classics ICAB 5127 © 26 VIII 1956 (Berlioz)

Le Spectre de la rose, Absence (Les Nuits d'été). In : ***Victoria de los Angeles: The Sweetheart Soprano.*** Avec : divers compositeurs. Victoria de los Angeles, sop. ; Boston Symphony Orchestra, dir. Ch. Munch. 1 CD Alto ALC 1232 © 1955

Sérénade de Méphistophélès (*La Damnation de Faust*). In : *La troupe de l'Opéra de Paris : Gabriel Bacquier*. Avec : divers compositeurs. G. Bacquier, bar.-b ; dir. G. Prêtre. 1 CD Malibran CDRG 211 © X 1969

Hector Berlioz: The Great Classical Collection. Divers interprètes. 10 CD Documents 600166 © 1954-1995

Vidéographie

Symphonie fantastique (Karajan, Paris 1970). In : *Classic Archive. Collector's Edition: Conductors*. 1 DVD Blu-ray EuroArts 3075094

Alain REYNAUD

Un septième volume de feuillets

Berlioz : *Critique musicale*, vol. 7 (1849-1851). Société française de musicologie, 2013, 713 p., 55 €.

Flammarion avait failli jeter l'éponge au beau milieu de la publication de la *Correspondance générale* de Berlioz (commencée en 1972 et achevée en 2003, sachant que les corridors berlioziens bruissent toujours de la rumeur d'un neuvième volume). Celle des feuillets écrits de 1823 à 1863 par le compositeur, entreprise en 1996 par Buchet-Chastel sous le titre un peu réducteur de *Critique musicale*, a longtemps avancé à un rythme plus soutenu avant que Buchet-Chastel renonce à l'aventure. Le septième volume, sur les dix prévus, vient en effet de paraître grâce aux bons soins de la Société française de musicologie, sans que soit modifiée ni la maquette ni la présentation retenues jusque là. On retrouve toujours les sommaires détaillés, l'index des noms et des œuvres, sans oublier les notes précises et érudites d'Anne Bongrain et Marie-Hélène Coudroy-Saghaï. Quant à la distribution, elle est assurée par Symétrie.

Ce septième volume rassemble les articles parus de 1849 à 1851 : nous sommes là sous l'éphémère Deuxième République (le coup d'État de Louis-Napoléon date du 2 décembre 1851, rappelons-le), c'est dire que l'époque où le *Journal des débats* était l'organe quasi-officiel de la monarchie de Juillet déjà semble très loin (Louis-Philippe a fui dès février 1848). Ce qui ne veut pas dire que le *Journal des débats* n'existe plus, au contraire, et ce volume 7, si l'on excepte quelques contributions à la *Revue et gazette musicale*, ne contient que des articles parus dans cette publication, qui simplement devient un journal comme un autre, voire un journal d'opposition, et ne retrouvera jamais son influence perdue.

Critique musicale, donc. Il fallait bien trouver un titre, mais celui-ci montre d'année en année ses limites. Berlioz est feuilletoniste. Il fait certes de la critique, comme en faisait Schumann dans la *Neue Zeitschrift für Musik*, mais il va bien au-delà : comptes-rendus de soirées lyriques et de concerts, études sur la sociologie des musiciens et du public, notes de voyage, commentaires sur la facture instrumentale, nécrologies (Chopin meurt en 1849), etc., tous les sujets qui touchent de près ou de loin à la musique lui appartiennent. Et le lecteur familier des *Soirées de l'orchestre* retrouvera avec plaisir le fameux piano enragé qui se met à jouer tout seul un concerto de Mendelssohn.

Sur la forme également, tout est permis : l'article sérieux côtoie la divagation, la nouvelle, etc. On rêve quand on découvre, page après page, la fantaisie qui était celle d'un Berlioz, surtout si on la compare au ton gourmé, tiède, étroit, mesquin, prudent, de bien des articles paraissant à notre époque.

Un exemple assez irrésistible est celui du compte-rendu de la création des *Porcherons* de Grisar (livret de Sauvage) paru le 14 janvier 1850 dans le *Journal des débats*. Manifestement, Berlioz fait cet article à contre-cœur. Il tourne autour du pot, il parle d'autre chose, il imagine un dialogue avec un lecteur imaginaire (« Faites de moi tout ce que vous voudrez, mais faites mon feuilleton »), puis tout à coup pense à ce qui se passe ailleurs dans Paris alors qu'il tarde à commencer son article : « Et voilà pourquoi je me trouve là au coin de mon feu, à deux heures après midi, ce dimanche 13 janvier 1850, jour de l'ouverture des concerts du Conservatoire, pendant qu'on y exécute la symphonie en *fa* de Beethoven, occupé à parler de l'opéra nouveau *les Porcherons*. Mais il me semble que je l'entends... la symphonie ». Et hop ! l'occasion est toute trouvée : alors qu'il devrait parler d'un opéra nouveau, Berlioz entend une symphonie, et c'est d'elle qu'il va parler. Avec amour, avec délices. Il en parle comme s'il l'entendait, comme s'il voulait que le lecteur l'entende avec lui, et au bout de son développement, il conclut : « On l'exécute en ce moment même, ce hardi et magnifique morceau [...] et moi je suis là à vous parler des *Porcherons* ! ». Imagine-t-on un journaliste du *Monde* ou d'*Opéra Magazine* envoyé au festival Musica et

préférant, tout à sa passion, parler de ses *Troyens* préférés en feignant de s'exclamer, à la fin de son article : « Et je suis là à vous parler du nouvel opéra de Manoupin ! ».

On aimerait aujourd'hui un peu plus de fraîcheur, un peu plus d'espièglerie. Il est vrai que notre époque, obsédée qu'elle est par le respect, la parité, le principe de précaution et autres billevesées, n'accepterait guère pareille fantaisie.

On connaît cette phrase fameuse de Berlioz : « Les Médecis sont morts, ce ne sont pas nos députés qui les remplaceront ». Profession de foi aristocratique, qui prend ici, en cette époque de république naissante, un écho tout particulier. L'article intitulé « Quelques mots sur l'état présent de la musique ; ses défauts, ses malheurs et ses chagrins » (*Débats*, 28 septembre 1849), est à cet égard tout à fait caractéristique quant au peu d'illusions que nourrit Berlioz sur le nouveau gouvernement : « [Notre art] dort ; on le dirait mort, n'étaient les mouvements fébriles de ses mains, qui s'ouvrent toutes grandes et se referment convulsivement pendant son sommeil, comme si elles avaient à saisir quelque chose. Puis il rêve et parle tout haut en rêvant. Son cerveau est plein de visions saugrenues ; il interpelle le ministre de l'Intérieur ; il menace, il se plaint. [...] Mais bah ! le ministre se moque de ses menaces comme de ses plaintes, il renfonce aux profondeurs les plus inconnues de sa poche la clef de son coffre-fort, et répond tranquillement et avec un terrible bon sens : Oui, oui, j'apprécie tes raisons, ma pauvre musique, tu voudrais être indemnisée de tes pertes, à la condition que si jamais tu fais des bénéfiques, tu les garderas. Voilà un système commode, excellent, délicieux pour toi ; je l'admire, mais je m'abstiens de le mettre en pratique. Ces propositions-là se font à des brigands de monarques, à des scélérats d'empereurs, à d'affreux souverains absolus roulant sur l'or, gorgés des sueurs du peuple, non aux ministres d'une jeune République, affectée en naissant de certains vices de constitution qui l'obligent à se préoccuper avant tout de sa petite santé. Et dans nos temps de choléra les médecins sont chers », etc.

On observera en passant que l'Empire qui suivra ne sera guère plus sensible aux arguments de Berlioz, qui n'aura pas à se féliciter du traitement qui lui sera alors assuré.

C'est dans les cours allemandes, on le sait, et au sein de l'aristocratie russe, que Berlioz a trouvé les amateurs éclairés et les mécènes clairvoyants qu'il appelait de ses vœux. Et c'est en Angleterre qu'il a éprouvé, selon ses propres aveux, « la chose la plus extraordinaire que j'aie vue et entendue depuis que j'existe » : l'*anniversary meeting of the Charity Children* dans la cathédrale Saint-Paul, qui lui donnera l'idée d'ajouter un chœur d'enfants à son propre *Te Deum*.

Cette expérience, narrée dans un article du 20 juin 1851 (le *Journal des débats*, toujours), fut d'autant plus vive que Berlioz y participa lui-même comme exécutant : « Arrivé dans la tribune de l'orgue destinée aux chantres de la chapelle, hommes et enfants, au nombre de soixante-dix, je reçus une partie de basse qu'on me priaît de chanter avec eux, et *un surplus* qu'il me fallut endosser, pour ne pas détruire, par mon habit noir, l'harmonie du costume blanc des autres choristes. Ainsi déguisé en homme d'église, j'attendis ce qu'on allait me faire entendre avec une certaine émotion vague, causée par ce que je voyais ». Il décrit les estrades, les miroirs, le décorum, puis : « Mon émotion était profonde, quand *les six mille cinq cents* petits chanteurs étant enfin assis, la cérémonie commença. Après un accord de l'orgue, s'est alors élevé en un gigantesque unisson le premier psaume chanté par ce chœur inouï : *All people that on earth do dwell/Sing to the Lord with cheerful voice*. Inutile de chercher à vous donner une idée d'un pareil effet musical. [...] Malgré l'oppression et le tremblement que j'éprouvai, je tins bon, et sus me maîtriser assez », etc., etc. Et Berlioz d'analyser les causes du « résultat prodigieux de cet unisson », d'insister sur la bonne santé des enfants anglais qui n'offrent rien de comparable avec « l'aspect souffreteux et débile que présente à Paris la jeune population ouvrière, épuisée par un mauvais régime alimentaire, le travail et les privations », d'imaginer ce qu'on pourrait faire malgré tout en France de comparable : « Paris n'aurait qu'à le vouloir ».

Conclusion de Berlioz, toujours enthousiaste dès qu'il s'agit de l'Angleterre (et comme on lui donne raison cent cinquante ans plus tard !) : « Grand peuple, qui a l'instinct des grandes choses !!! l'âme de Shakespeare est en lui ! ».

Ce qui ne l'empêchera pas, un beau soir, toujours à Londres, alors qu'il va entendre le *Freischütz* muni de ses récitatifs mais chanté en italien (!), de ne pas pouvoir se rendre à sa place, faute d'avoir le costume de rigueur (!!!) : « J'arrive tiré à quatre épingles : cravate blanche, gilet blanc, habit noir, bottes vernies, rien ne manquait à mon costume. Par malheur un pantalon de fantaisie, de couleur fort sombre pourtant, avait remplacé le classique pantalon noir. C'en fut assez pour me faire arrêter au passage et me mettre à la porte fort poliment par un contrôleur. On me proposa comme consolation d'aller m'asseoir au sixième étage, au paradis, avec les claqueurs, car c'est de ces hauteurs qu'ils dispensent la gloire à Covent Garden ». Quant aux récitatifs : « J'avais beau prêter l'oreille, je ne reconnaissais pas une mesure. Tout était changé, il y avait même en maint endroit un accompagnement de piano avec le from-from de violoncelle propre au récitatif des opéras bouffes italiens » (*Débats*, 31 mai 1851).

Il y a sept cents pages dans ce livre : on imagine la quantité de sujets abordés par Berlioz, et toute la fantaisie littéraire qu'on y trouve. Une dernière remarque cependant : Berlioz cite à un certain moment le nombre de cinq mille auditeurs et ajoute que ce nombre « [lui] paraît représenter largement cette partie de la population de Paris qui possède l'intelligence et le sentiment de l'art ». Y en a-t-il tellement plus en 2014 ?

Christian WASSELIN

Bibliographie

I. ŒUVRES DE BERLIOZ

ŒUVRES LITTÉRAIRES

Hector Berlioz, *Les Grottesques de la musique*. Préface de Gérard Condé. Lyon, Symétrie, 1/ 2011, 2/2014, 264 p. € 10

Hector Berlioz, *Mémoires comprenant ses voyages en Italie, en Allemagne, en Russie et en Angleterre*. Introduction d'Alban Ramaut. Lyon, Symétrie, 1/2010, 2/2014, 720 p. € 15,10

II. ÉTUDES CRITIQUES SUR L'ŒUVRE DE BERLIOZ

A. ÉTUDES GÉNÉRALES

Klaus Heinrich Kohrs, *Und alles wandelt sich ins Gegenteil. Hector Berlioz' kontrafaktische Szenen*. Frankfurt, Basel, Stroemfeld, 2014, 322 p. € 28

Jonathan Kregor, *Program Music*. Cambridge, Cambridge University Press, 2015, 225 p. Coll. « Cambridge Introductions to Music ». £17.99 [À paraître fin janvier 2015.]

[Contient : Berlioz and Schumann on music and literature. Excursus: Faust.]

La Mara, *Hector Berlioz*. Bremen, Europäischer Literaturverlag, 2014, 100 p. € 16,90

[Réimpression de l'édition de 1913.]

Inge van Rij, *The Other Worlds of Hector Berlioz: Travels with the Orchestra*. Cambridge, Cambridge University Press, 2015. [À paraître en février 2015.]

B. ÉTUDES PARTICULIÈRES

Peter Bloom, « Dialogues: Berlioz, Delacroix, and La Mort d'Ophélie ». In : *Rival Sisters, Art and Music at the Birth of Modernism, 1815-1915*. Edited by James H. Rubin and Olivia Mattis. Farnham, Ashgate, 2014, 390 p. £75.00

Lukas Jäger, *Berlioz und seine Harold-Symphonie*. Studentarbeit. München, Grin, 2014, 16 p. € 13,99

Gert Rienäcker, « Musik im Raum – Musik als Raum? Notate zu einigen Passagen des Requiems von Berlioz », 157-166. In : *Wahrnehmung - Erkenntnis - Vermittlung. Musikwissenschaftliche Brückenschläge*. Festschrift für Wolfgang Auhagen. Herausgegeben von Veronika Busch, Kathrin Schlemmer und Clemens Wöllner in Zusammenarbeit mit der Abteilung Musikwissenschaft des Instituts für Musik der Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg. Hildesheim, Olms, 2013, XII + 396 p. Coll. « Studien und Materialien zur Musikwissenschaft », 78. € 68

III. HISTOIRES DE LA MUSIQUE

A. ÉTUDES PARTICULIÈRES

Robert Adelson, Alain Roudier, Jenny Nex, Laure Barthel and Michel Foussard (ed.), *The History of the Erard Piano and Harp in Letters and Documents, 1785–1959*. Cambridge, Cambridge University Press, 2015. [À paraître en juin 2015.]

Sarah Barbedette, *Poétique du concert : à la lumière du tableau de Nicolas de Staël*. Paris, Fayard, 2014, 438 p. € 28

Patrick Barruel-Brussin, *Ninon Vallin : la voix d'un destin*. Lyon, EMCC éditions, 2014, 160 p. € 10

Judith le Blanc, Herbert Schneider (Hg.), *Pratiques du timbre et de la parodie d'opéra en Europe (XVI^e - XIX^e siècles). Timbre-Praxis und Opernparodie im Europa des 16. bis 19. Jahrhunderts*. Hildesheim, Olms, 2014, 388 p. Coll. « Musikwissenschaftliche Publikationen », 40. € 58

Michelle Bourhis, *La Vie musicale à Nantes pendant la Seconde Guerre mondiale*. Paris, L'Harmattan, 2014, 268 p. Coll. « Musiques et Champ social ». € 27

Rémy Campos, *Instituer la musique : les premières années du conservatoire de Genève (1835-1859)*. Genève, Droz, 2013, 884 p. Coll. « XIX^e-XX^e siècle », 251. € 64

Jean-François Candoni et Laure Gauthier (dir.), *Les Grands Centres musicaux dans le monde germanique (XVII^e-XIX^e siècle)*. Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2014, 496 p. Coll. « Musiques-écritures ». € 32

Yves-Michel Ergal et Michèle Finck (dir.), *Littérature comparée et Correspondance des arts*. Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2014, 458 p. Coll. « Configurations littéraires ». € 32
[Contient : Emmanuel Reibel, De la subordination à la correspondance : musique et littérature à l'aube du romantisme, p. 15-24. Céline Frigau-Manning, Shakespeariennes. Harriet Smithson et Maria Malibran sur la scène romantique, p. 25-40.]

Céline Frigau Manning, *Chanteurs en scène : l'œil du spectateur au Théâtre-Italien (1815-1848)*. Paris, Honoré Champion, 2014, 832 p. Coll. « Romantisme et modernités », 143. € 105

Paul-Marie Grinevald, *Guillaume-André Villoteau (1759-1839) : ethnomusicographe de l'Égypte*. Paris, L'Harmattan, 2014, 308 p. Coll. « Univers musical ». € 31

Sarah Hibberd and Richard Wrigley (ed.), *Art, Theatre, and Opera in Paris, 1750-1850*. Farnham, Ashgate, 2014, 288 p. £65
[Contient : David Charlton, Hearing through the eye in eighteenth-century French Opera. Céline Frigau Manning, Playing with excess: Maria Malibran as Clari at the Théâtre-Italien.]

Le Goût de la musique. Textes choisis et présentés par Ariane Charton. Paris, Mercure de France, 2014, 128 p. Coll. « Le Petit Mercure ». € 7,50
[Contient : Hector Berlioz, Le succès est une bataille, 53-55.]

Dan H. Marek, *Giovanni Battista Rubini and the Bel Canto Tenors: History and Technique*. Lanham, MD, Scarecrow Press, 2013, xv+420 p. \$55.00/£34.95

Marie-Pauline Martin et Chiara Savettieri (dir.), *La musique face au système des beaux-arts, ou les vicissitudes de l'imitation (1690-1803)*. Paris, Vrin, 2014. € 30
[Contient : Emmanuel Reibel, Ut pictura musica : la métamorphose romantique d'une ancienne métaphore.]

Joseph E. Morgan, *Carl Maria von Weber: Oberon and Cosmopolitanism in the Early German Romantic*. Lanham, Rowman & Littlefield, 2014, 332 p. \$85.00

Sven Oliver Müller, *Das Publikum macht die Musik : Musikleben in Berlin, London und Wien im 19. Jahrhundert*. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2014, 448 p. € 49,99

Dolores Pesce, *Liszt's Final Decade*. Rochester, University of Rochester Press, 2014, 409 p. Coll. « Eastman Studies in Music ». £55.00

Xavier Puslowski, *Franz Liszt, His Circle, and His Elusive Oratorio*. Lanham, Rowman & Littlefield, 2014, 208 p. \$75.00

Rencontres internationales Richard Wagner, octobre 2013, Arras. Arras, Éditions de l'Université pour tous de l'Artois, 2014, 193 p. € 14

Marie-Hélène Ribicki, *Le Mythe de Paganini dans la presse et la littérature de son temps*. Paris, Classiques Garnier, 2014, 610 p. Coll. « Perspectives comparatistes », 25. € 59

Teófilo Sanz, La poésie de l'eau et de la mer : entre la « mélodie française » et une poétique de l'instrumentation, 69-84. In : *La Mer dans tous ses états : l'élément aquatique dans la littérature*. Actes du Colloque de l'AICL, décembre 2012 / juillet 2013. CreateSpace Independent Publishing Platform, 2014, 134 p.

Carolyn Shuster Fournier, *Un Siècle de vie musicale à l'église de la Trinité à Paris : de Théodore Salomé à Olivier Messiaen*. Préface de Michel Chapuis. Paris, L'Harmattan, 2014, 228 p. Coll. « Univers musical ». € 23

Michael Walter, *Richard Strauss und seine Zeit*. 2., aktualisierte Auflage. Laaber, Laaber-Verlag, 2014, 486 p. Coll. « Große Komponisten und ihre Zeit ». € 37,80

B. MÉMOIRES, CORRESPONDANCES ET BIOGRAPHIES

François Bronner, *François Antoine Habeneck (1781-1849)*. Paris, Hermann, 2014, 404 p. Coll. « Hermann Musique ». € 35
 [Contient : Habeneck dirige la création de la *Symphonie fantastique*, p. 239-247. Berlioz et Habeneck se « brouillent », p. 289-298. Berlioz, Chopin, Liszt, et les autres..., p. 299-306. Habeneck et le *Requiem* de Berlioz, *Benvenuto Cellini*, p. 307-318.]

Jessye Norman, *Stand Up Straight and Sing!* Boston, New York, Houghton Mifflin Harcourt, 2014, xx+336 p. \$27.00

Zeynep Oral, *Leyla Gencer*. Paris, Bleu nuit éditeur, 2014, 320 p. + CD € 24

IV. ESTHÉTIQUE ET ARTS AUTRES QUE LA MUSIQUE

« L'atelier ». *Perspective. La revue de l'INHA*, 2014.

[Contient : Philippe Bordes, Jacques-Louis David et ses élèves : les stratégies de l'atelier, 99-112.]

Thierry Laugée, *Figures du génie dans l'art français (1802-1855)*. Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2014, 510 p. Coll. « Art'hist ». € 39

Portraits de l'époque romantique : une passion de collectionneur. Exposition présentée au Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups, Maison de Chateaubriand, du 29 avril au 14 décembre 2014. Milano, Silvana editoriale ; Châtenay-Malabry, Maison de Chateaubriand, 2014, 171 p. € 28

Portraits de l'époque romantique : une passion de collectionneur. Conseil général des Hauts-de-Seine, pôle Communication, 2014, 63 p. € 10

V. BIOGRAPHIES, MÉMOIRES, CORRESPONDANCES ET OUVRAGES HISTORIQUES

Sylvie Aprile, Jean-Claude Caron, Emmanuel Fureix (dir.), *La Liberté guidant les peuples : les révolutions de 1830 en Europe*. Seyssel, Champ vallon, 2013, 329 p. Coll. « Époques ». € 26

Avec Napoléon : les soldats témoignent, 1805-1815. Présenté par Christophe Bourachot. Paris, Omnibus, 2014, 195 p. Coll. « Bibliomnibus : histoire ». € 9

Jean-Paul Bertaud, *Napoléon et les Français*. Paris, Armand Colin, 2014, 544 p. € 24, 50

Maxime du Camp, *Souvenirs de l'année 1848 : la révolution de février, le 15 mai, l'insurrection de juin*. Présentation de Maurice Agulhon. Réimpression de l'édition de Paris, 1876. Genève, Slatkine, 2014, 334 p. € 50

Renaud Camus, *Demeures de l'esprit. France. V, Île-de-France*. Paris, Fayard, 2014, 520 p. € 34,50

Alain Carteret, *La France du Second Empire : Napoléon III le provincial*. Saint-Cloud, Éditions SOTECA, 2014, 98 p. € 14,90

Alexandre Dumas, *Correspondance générale*. Tome I [1820-1832]. Édition de Claude Schopp. Paris, Classiques Garnier, 2014, 611 p. Coll. « Correspondances et mémoires », 12. € 59

Olivier Ferret et Anne-Marie Mercier-Faivre (dir.), *Biographie et politique : vie publique, vie privée, de l'Ancien Régime à la Restauration*. Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2014, 300 p. Coll. « Littérature et idéologies ». € 22

Sylvain Ledda, *Alexandre Dumas*. Paris, Gallimard, 2014. Coll. « Folio biographies ». [À paraître en octobre.]

Antoine Lilti, *Figures publiques : célébrité et modernité (1750-1850)*. Paris, Fayard, 2014, 400 p. Coll. « L'épreuve de l'histoire ». € 24

Christiane Mure-Ravaud, *Alphonse de Lamartine : un poète romantique en Dauphiné*. Grenoble, Patrimoine et développement du Grand Grenoble, 93 p. Coll. « Escapades littéraires en Dauphiné ». € 15

Guy de Pourtalès, *Correspondances*. III, 1930-1941. Sous la direction de Doris Jakubec, Anna-Lise Delacrétaz et Renaud Bouvier. Genève, Slatkine, 2014, 1004 p. € 70

Jean-Philippe Rey, *1814, derniers combats pour l'Empire : Lyonnais, Dauphiné, Savoie*. Préface d'Alain Pigeard. Gleizé, Éditions du Poutan, 2014, 133 p. € 14,50

Marie-Pierre Rey, *L'Effroyable Tragédie : une nouvelle histoire de la campagne de Russie*. Paris, Flammarion, 2014, 133 p. Coll. « Champs histoire ». € 12

Marie-Pierre Rey, La société française face à la campagne de Russie : entre information officielle, angoisses et rumeurs collectives. In : Antoine Marès et Marie-Pierre Rey (dir.), *Mémoires et Émotions : au cœur des relations internationales*. Paris, Publications de la Sorbonne, 2014, 335 p. Coll. « Histoire contemporaine », 10. € 35

Thierry Sarmant, *Le Paris du XIX^e siècle*. Rennes, Éditions Ouest-France / Musée Carnavalet-Histoire de Paris, 2014, 68 p. € 12,50

Joël Schmidt, *Goethe*. Paris, Gallimard, 2014, 352 p. + 8 p. de pl. Coll. « Folio biographies », 109. € 9,40

Jean Tulard, Marie-José Tulard, *Napoléon et 40 millions de sujets : la centralisation et le Premier Empire*. Paris, Tallandier, 2014, 416 p. € 24

Emmanuel de Waresquiel, *Cent Jours. La tentation de l'impossible. Mars-juillet 1815*. Paris, Tallandier, 2014, 688 p. Coll. « Texto ». € 12,50

Emmanuel de Waresquiel, *L'Histoire à rebrousse-poil. 1815-1830 : les élites, la Restauration, la Révolution*. Paris, Tallandier, 2014, 192 p. Coll. « Texto ». € 8,50

VI. ŒUVRES LITTÉRAIRES

Simone Balazard (dir.), *Lire George Sand*. Paris, Le Jardin d'Essai, 2014, 238 p. Coll. « Femmes artistes ». € 20

[Contient : *Consuelo* par Christian Massé. *La Comtesse de Rudolstadt* par Carole Kahn.]

François Brunet, *Théophile Gautier, écrivain et voyageur*. Paris, Honoré Champion, 2014, 504 p. Coll. « Romantisme et modernités », 149. € 90

Dominique Catteau, *Philosopher pour rire. Nouvelles*. Paris, Société des écrivains, 2014, 156 p. € 15,95

[Contient : Micro-trottoir , 83-88.]

Victor Hugo, *William Shakespeare*. Présentation, notes, dossier, chronologie, bibliographie mise à jour (2014) par Dominique Peyrache-Leborgne. Édition mise à jour en 2014. Paris, Flammarion, 2014, 589 p. Coll. « Garnier-Flammarion », 1152. € 12

Vincent Laisney, *Sept Génies : voyage au centre de la littérature*. Essai illustré. Bruxelles, Les impressions nouvelles, 2014, 384 p. Coll. « Réflexions faites ». € 22

[Contient : Shakespeare, Goethe, Hugo.]

Giacomo Leopardi, *Chansons / Canzoni*. Traduites de l'italien par le centre de recherche CIRCÉ (Paris 3) sous la direction de Jean-Charles Vegliante. Paris, Éditions du Lavoir Saint-Martin, 2014. 239 p. Coll. « Poésie ». € 25

José Manuel Losada Goya, *Victor Hugo et l'Espagne : l'imaginaire hispanique dans l'œuvre poétique*. Avec la collaboration d'André Labertit. Paris, Honoré Champion, 2014, 560 p. Coll. « Bibliothèque de littérature générale et comparée », 128. € 90

Elisabeth Scheele, « Stendhal et l'énergie militaire : de César à Napoléon », *HB Revue internationale d'études stendhaliennes*, 18 (2014), 55-62.

Sophie Anne Leterrier, « "Oiseaux et flatteurs ont chanté" : le sacre de Charles X, entre éloges et parodies », *Orages*, 13 (mars 2014). € 24

Nathalie Solomon, *Voyages et Fantômes de voyages à l'époque romantique*. Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2014, 308 p. Coll. « Cribles », 49. € 24

Francesco Spandri (dir.), *La Littérature au prisme de l'économie : argent et roman en France au XIX^e siècle*. Paris, Classiques Garnier, 2014, 399 p. Coll. « Rencontres », 90. € 49

Stendhal, *Mémoires d'un touriste*. Édition de Victor Del Litto. Préface de Dominique Fernandez. Édition revue par Fanny Déchanet-Platz. Paris, Gallimard, 2014. Coll. « Collection Folio classique ». [À paraître en novembre.]

Christoph Martin Wieland, *Obéron*. Paris, Allia, 2014, 208 p. € 9,20

Alain REYNAUD

In memoriam Lorin Maazel

« Il faut tâcher de faire froidement des choses brûlantes », écrivait Berlioz en 1856 à la princesse Carolyne Sayn-Wittgenstein alors qu'il commençait à rédiger le poème des *Troyens*. Un paradoxe pour qui croirait que la *Symphonie fantastique* a été jetée sur le papier réglé dans la fièvre de l'inspiration : un coup d'œil à la calligraphie minutieuse de la partition prouve qu'il n'en est rien.

Et c'est cette phrase qui se présente spontanément à l'esprit à l'annonce du décès, le 13 juillet, de Lorin Maazel. Aussi réputé pour sa souveraine maîtrise technique que pour sa froideur, le chef d'orchestre américain ne semblait pas spécialement désigné pour interpréter la musique de Berlioz. Il n'y a pas manqué pourtant. La *Grande Messe des morts*, en juillet 1974, reste dans les annales du théâtre antique d'Orange. Et, à l'automne 1977, l'un des premiers concerts qui inauguraient sa prise de fonction de directeur artistique de l'Orchestre national de France (qui allait se poursuivre jusqu'en 1991) associait la *Symphonie fantastique* et *Harold en Italie* avec Bruno Pasquier.

De cette soirée au Théâtre des Champs-Élysées, on gardera surtout le souvenir des rêveries d'*Harold aux montagnes* : « scènes de mélancolie, de bonheur et de joie » et de l'*Orgie de brigands*, si redoutable pour les chefs qui naïvement voudraient « en faire quelque chose » et s'essoufflent en poursuivant leur chimère... Comme dans le premier mouvement, c'est aux toutes dernières mesures que Maazel aiguillonna les musiciens dont il avait su jusque-là contenir les élans trop précoces. À bon escient car « En toute chose il faut considérer la fin », comme aurait dit Berlioz qui aimait à citer La Fontaine et concevait sa musique comme une lente progression tendue vers son but ultime.

L'autre souvenir berliozien — même lieu, même orchestre plus les chœurs de Radio France, le 3 juillet 1978 — est celui d'une

interprétation saisissante de la symphonie *Roméo et Juliette*. Saisissante par ce qui pourrait sembler un simple détail technique : le poids dévolu par Maazel à la ligne de basse. Alors que, chez la plupart des compositeurs, la basse soutient la polyphonie sans avoir besoin d'être spécialement mise en valeur (il vaut mieux, souvent, l'alléger), les basses de Berlioz entretiennent un rapport inquiet, voire conflictuel, avec l'harmonie. Leur présence distincte modifie du tout au tout la perception globale et, ce soir là, la partition révélait un visage méconnu. Preuve que si Lorin Maazel connaissait la partition par cœur, il en avait surtout, et mieux que tant d'autres, saisi le ressort secret.

Pour l'anecdote : Lorin Maazel mettait une larve de cognac dans son thé ; c'était sa façon de lutter contre la fadeur des petits sachets qui barbotent dans l'eau tiède.

Encore un mot ? « La *Méditation* de *Thaïs*, disait-il, c'est quelque chose de mystique avant tout, on joue cela trop sensuel d'habitude ».

Gérard CONDÉ

Tout courrier concernant *Lélio*
doit être adressé à :

Lélio

Association nationale Hector Berlioz

Secrétariat général

166, avenue de Paris

F - 94300 VINCENNES

Adresse électronique : alain.jeanpaul.reynaud@orange.fr